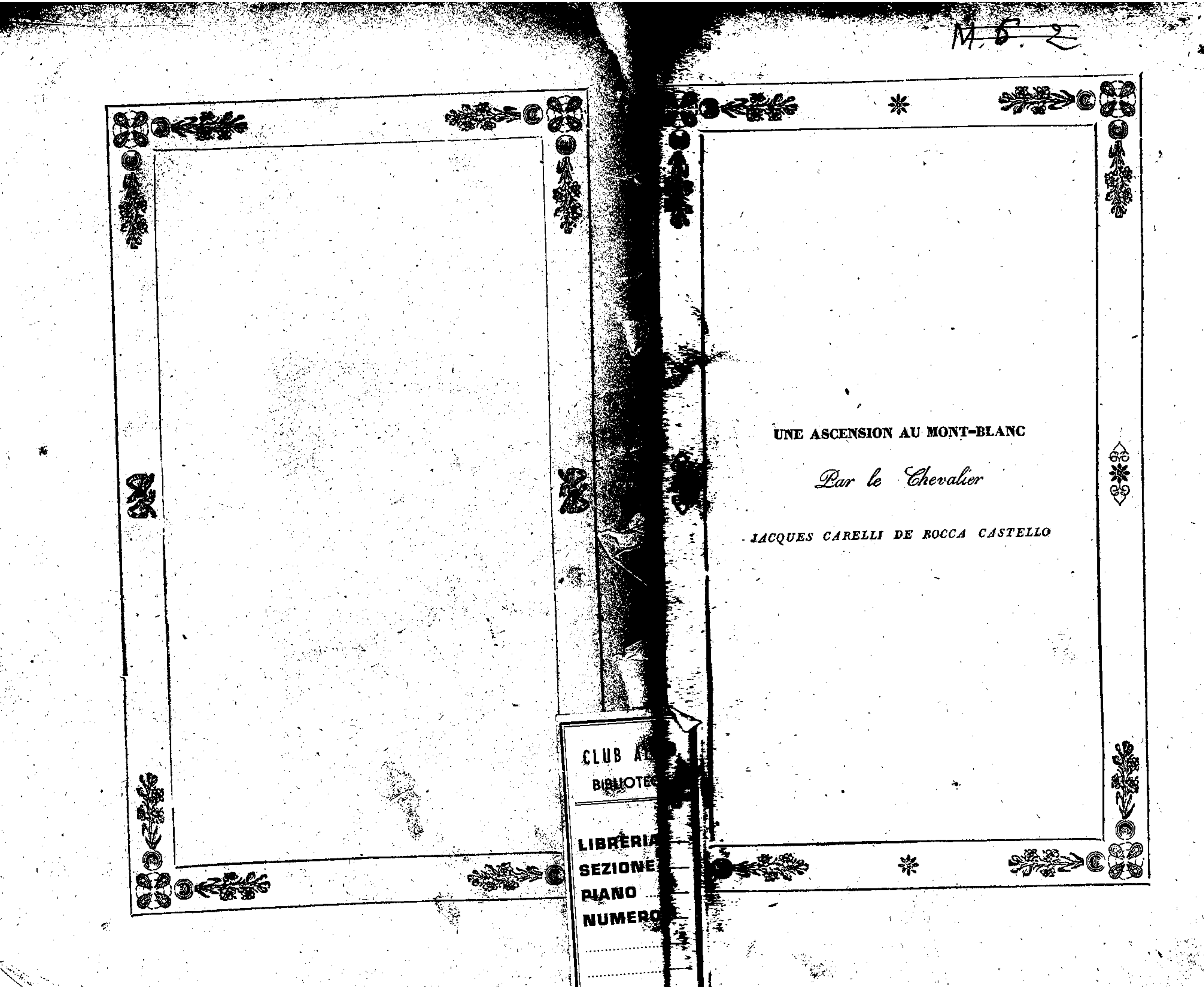


UNE ASCENSION AU MONT-BLANC

Par le Chevalier

JACQUES CARELLI DE ROCCA CASTELLO

UNE ASCENSION

AU

MONT-BLANC

EN 1843

PAR LE CHEVALIER

J. CARELLI DE ROCCA CASTELLO

VARALLO
CHEZ LA VEUVE CALIGARIS
1843

Si l'Éxagération a son trône, certes c'est sur le Mont-blanc: là, soutenue par la Peur et l'Intérêt, elle brave les coups de la Vérité; là, contrefaisant le sceau de cette dernière, elle marque au coin les contes des Guides, et les récits des Voyageurs: c'est de là enfin, qu'elle dirige tout ce qui doit précéder, et suivre une ascension à ce Colosse des Alpes.

En effet dès que quelq'un arrive à Chamonix dans l'intention de gravir le Mont-blanc, la Renommée s'empresse d'annoncer aux pays voisins son nom, et sa patrie. Les hôtels de Genève, de S.-Gervais, et de Martigny se dégarnissent d'Étrangers: tout le monde court en masse à Chamonix: on veut jouir

du spectacle de l'ascension: on veut surtout connaître *le Voyageur, le Monsieur du Mont-blanc.* (C'est ainsi que l'on désigne à Chamonix celui, qui se propose l'ascension). Et pour mieux atteindre son büt, l'on se fait conduire à l'hôtel, où il loge, et dès que l'on est descendu de voiture, souvent même avant d'en descendre, on demande: *est-il déjà montè?* voilà la prémière question: la seconde est pour savoir, s'il y a encore des chambres disponibles. Souvent le mauvais temps se charge de répondre négativement à la prémière, et du plus, ou moins d'empressement, que l'on a mis à se rendre à Chamonix, dépend la solution de la seconde.

Le prémier soin du Nouveau-venu est de connaître *l'homme du jour:* on le lui indique à l'hôtel, à la promenade, partout ou on le rencontre: *voilà le Monsieur du Mont-blanc,* on entend répéter, à chacun de ses pas. Le Nouveau-venu s'arrête, le contemple, l'admire jusqu'à ce que celui-là fatigué d'être toujours montré au doit, se sauve à l'hôtel.

Mais là aussi ce n'est que dans sa chambre, qu'il pourra être à l'abri de ces fréquentes avalanches de questions, que font tomber sur lui les belles *Ladys.* Elles ont déjà eu soin de se procurer son signalement chez le maître d'hôtel, ou chez les garçons, et en le voyant, elles se groupent autour de lui pour ne le quitter qu'aprés avoir rassasiée leur curiosité, et emporté son nom écrit de sa prope main dans leurs albums.

La répétition de ses entretiens est presque toujours favorisée par un séjour plus, ou moins long à Chamonix, que les Géant des Alpes impose à celui, qui aspire à le gravir.

La prémière fois, que je me rendis à Chamonix dans ce but, en juillet 1842, je fus condamné à 16 jours d'attente! J'allais dire 16 *mois:* tant ils me sont parus longs, malgré la vie *confortable* de l'hôtel de Londres, et les soins de la bonne famille Tairraz, qui en est la maîtresse!

Enfin le 4 août le Mont-blanc paraissait me promettre par un ciel sans nuage l'accomplissement de mes voeux: il m'attira ainsi dans un affreux quet-apens. Aux *Rochers-Rouges*, bien près du sommet, appellant soudainement à son aide ses meurtriers satellites, la neige, le brouillard, et la tourmente, il m'ordonna de descendre. L'imminence du danger, et l'avis unanime des Guides me forcèrent de me soumettre précipitemment à cette injonction si menaçante. La tourmente rédoublait de violence, et nous de vitesse: elle menaçait à chaque instant de nous emporter: nous amortissions ses coups, en nous couchant sur la neige: enfin après une heure d'une lutte aussi inégale, que dangereuse, nous sortîmes de la région de l'orage, et nous regagnâmes vers le soir Chamonix.

L'avortement de cette tentative loin d'éteindre mes désirs, les enflamma davantage. Aussi au commencement de juin 1843 mon projet me ramena encore aux pieds du

Mont-blanc: mais parti de Varallo avec le beau temps, je trouvai la pluie à Chamonix La constance du mauvais temps aurait lassée la mienne, si le projet, que je nourrissais dépuis deux ans, n'avait acquis assez de force pour lutter avantageusement contre les obstacles de tout genre. Je part pour les bords du Rhin, et la Hollande, et le 13 août me voit encore apporter à Chamonix mon projet, mes espérances, et mon entêtement.

Le temps était superbe: il fallait en profiter sans retard. Je confiai la direction de la course au même David Coutet, dont l'expérience, acquise dans six ascensions heureuses, m'avait déjà conseillé à le choisir comme chef de caravane dans ma tentative de 1842. Le tour de rôle (car c'est lui, qui désigne les guides dans les courses de la vallée de Chamonix) le tour de rôle me favorisa admirablement, en me donnant pour guides.

Mugnier Jean, qui avait déjà faites 2 ascensions.

Coutet Michel . . . 2
Balmat Joachim . . . 1

Le seul Coutet Simon était tout-à-fait étranger au Mont-Blanc.

Une fois les guides désignés, je leur laisse, comme de coutume, le soin des provisions, dont ils s'acquittent fort bien. Vin ordinaire, et bouché, cognac, limonade gazeuse, sirop au vinaigre, rôti de veau, gigot de mouton, poulets, fromage, sucre, pruneaux, pastilles, confitures etc, rien ne fut oublié. Et si un gourmand aurait lu avec satisfaction cette liste gastronomique, une âme craintive aurait pu se rassurer, en voyant, que tout danger était prévu, que chaque mal avait son remède dans les havre-sacs des Guides.

Il y aurait trouvè et des gros clous pour enfoncer dans les souliers, et une hache pour couper des marches dans la glace, et des cordes pour s'attacher les uns aux autres dans les passages les plus dangereux. Les draps de lit assuraient une tente: les peaux

de mouton garantissaient contre le froid de la nuit: enfin le soufflet, la casserole, et le panier de charbon, en fournissant les moyens de changer la neige en eau, faisaient de la soif une impossibilité.

Tous ces préparatifs, et un prémier déjeuner faits, le 15 à 6 1/2 h.s du matin je part avec toute ma caravane, composée de 5. Guides, et autant de *Porteurs* (1). Deux charmantes Démoiselles Anglaises, et deux Messieurs suivent nos pas: mais bientôt la fatigue remplaçant l'enthousiasme, il nous quittent avant même d'arriver au hameau des *Pélerins*.

Une montée assez raide nous conduit de ce hameau au chalet de la *Para*, et de là aux *Pierres Pointues*, en nous faisant passer par tous les degrés de la végétation, qui, florissante aux *Pélerins*, disparait presque complètement aux *Pierres-Pointues*. C'est

(1) Les *Porteurs* partagent la charge des Guides jusque près des *Grands Mulets*. Le Guide, qui a ainsi ménagées ses forces le prémier jour, peut mieux supporter la fatigue du second.

pendant une petite halte près de ces rochers, que tous, Guides, et Porteurs, chargent sur leurs épaules quelque morceau de bois, ramassé d'un côté, et de l'autre. Et malgré que ce surpoid arrive dans un moment, ou ils auraient plus bésoin d'être allégés, je les vois pourtant s'y soumetre de bon coeur. Le salut commun est dans ce bois: le feu est de prémière nécessité aux *Grands-Mulets.*

Nous gravissons ensuite une pente, véritable terrasse, formée exprès par la nature pour contempler un des plus sublimes spectacles, qu'elle puisse offrir au milieu des Alpes, les avalanches En effet au dessus de nous aucun glacier: donc parfaite sécurité. A nos pieds un long couloir, ou le torrent Mimont entraine souvent des avalanches de pierres. Vis-à-vis, et séparé de nous seulement par ce couloir, l'immense glacier des Bossons. Que pouvais-je désirer de mieux moi, qui le 3 mars 1841 avais été au Grand S. Bernard dans le seul but de voir des avalanches? Mon impatience plutôt entrêtenue, que satisfaite

par la chûte de quelque grosse pierre, était au comble. Quand toute-à-coup un enorme bloc de glace se détache sous nos yeux, et rédouble par des chûtes réiterées la beauté du spectacle.

Un religieux silence succède à ce bruit: et quel serait notre sort, chacun demandait à soi-même, si cet accident fût arrivé une heure plus tard? s'il se renouvellait à notre passage sur le glacier?

Dans ces tristes réflexions nous traversons à grands pas le dangereux couloir du torrent *Mimont*, et à 10 1/2 heures nous sommes à la *Pierre de l'Échelle.*

Ce gros bloc de granit tire son nom de l'Echelle, qu'il abrite dans son sein, et qui sert aux ascensions au Mont-Blanc. Chaque caravane la prend en montant, franchit par son moyen les crévasses du glacier, escalade les murailles de glace, inaccessibles sans elle, et à son retour elle la remet à sa place.

Quatre heures étaient à peine écoulées dépuis notre prémier déjeuner, et déjà la

faim nous en demandait impérieusement un second. Une demande si légitime ne pouvait, qu'être accueillie favorablement: aussi elle eût l'unanimité des suffrages.

Nous reprenons ensuite notre chemin, et nous abordons bientôt les glaciers que nous ne quitterons qu'au retour, ainsi que les lunettes de couleur, dont nous armons les yeux pour les garantir du reflet du soleil sur la glace.

L'accés du glacier des *Bossons*, le prémier sur notre route, présentait cette année beaucoup moins de difficultés, qu'à l'ordinaire. Notre confiance égalait notre satisfaction: elle faillît nous être fatale. Pierre Balmat, porteur, glisse, et il va bientôt disparaître à nos yeux. Nous tremblons pour sa vie, sans pouvoir la sauver. Heureusement Jean Mugnier était quelque pas plus bas, que nous: il enfonce bien vîte son bâton ferré dans la glace: il arrête dans sa chûte le malheureux Balmat, et il l'arrache à une mort certaine.

Bien que cette accident n'ait pas eu de suites funestes, craignant néanmoins, qu'il n'ébranla quelque volonté moins ferme que la mienne, sans lui en laisser le temps, je me mets à la tête de la caravane, et je m'abandonne encore aux hasards d'une course, dont je ne veux voir que le charme sans les inconvéniens probables.

La tâche de celui, qui marche à la tête de la caravane, est de sonder à chaque pas, et de tracer la route: tâche tout-à-la-fois dangereuse, et fatigante, que je voulus partager avec mes Guides, malgré eux-mêmes. Après les avalanches ce que l'on a le plus à craindre sur les glaciers, ce sont les crévasses couvertes. Quelquefois une légère couche de neige en cache une, toute prête à engloutir l'imprudent, qui tenterait de la franchir sur ce pont trompeur. De là la double nécessité de sonder à chaque pas, et de s'attacher par des cordes les uns aux autres dans les passages les plus dangereux. Ces précautions prises, quelq'un a-t-il en-

core le malheur d'enfoncer? La corde le suspend sur la crévasse jusqu'a ce que ses compagnons l'en tirent. La prudence, qui guidait nos pas, empêcha, que rien de pareil n'arrivât, et aprés nous être séparés de nos Porteurs, nous arrivâmes à 2 h. 20 min. après midi aux Grands-Mulets.

Ce rocher a vers son sommet une plate-forme, dont la longueur est à-peu-près de 3 mètres: sa largeur varie de 1/2 mètre à un, et demi. C'est ici, qu'entassés sous une tente les uns sur les autres, on passe la nuit.

Mon prémier soin à cette station fut d'écrire sur un petit billet ce peu de mots:

Grands-Mulets 2 *h.* 20 *après midi.*
La neige est bonne (1) *tout va bien.*
CARELLI.

Je confie ce billet à la patte d'un pigeon dans l'espoir, qu'une fois libre, l'amour paternel le ramenera à ses petits, aux quels

(1) On dit à Chamonix, que la neige est *bonne*, quand elle est assez durcie pour soutenir un homme: on croyait généralement, que je l'aurais trouvée *mauvaise*.

je l'ai arraché à Chamonix. Mais courrier infidèle, et père dénaturé, dès qu'il est lâché, il prend la direction, des *Ouches*, et soit qu'il ait adopté ce village pour son séjour, soit toute autre raison, il oublie à jamais Chamonix.

A 3 heures on dîne, et bientôt après toute la caravane est en mouvement: un Guide va tracer le chemin pour le lendemain, vu que c'était mon intention de me mettre en route à 2 heures aprés minuit: ici l'on déblaie la plate-forme, et l'on y dresse la tente: là, afin d'économiser le bois, on utilise les rayons du soleil, et en semant de la neige sur un bloc en pente, bien chauffé par lui, on recueille de l'eau.

On voit par là, combien on s'éloigne de la vérité, en supposant le froid presque insupportable aux Grands-Mulets. Le thermomètre Réaumur marquait à 3 h. après midi + 23.° au soleil, à l'ombre + 8.° dans la nuit le minimum fut + 4.°

Une autre erreur, partagée même par les Guides, est celle de croire à une colonie

de souris, qui aurait envahis dépuis longtemps les grands-Mulets. Je fus quatre fois sur ce rocher: j y passai deux nuits: mais jamais un seul individu de cette singulière colonie ne vînt se faire reconnaître. D'ailleurs quand bien elle aurait pu transiger avec le froid de l'hiver, n'aurait-elle pas été chassée par la faim d'une roche nue, couverte bien souvent, même au milieu de l'été, par la neige, entourée de tout côté, et séparée de la région végétale par un glacier, coupé lui-même dans tous les sens par d'énormes crévasses, et qui ne demanderait pas moins d'un jour pour être traversé? Mais telle est la force des préjugés, qu'ils ferment les oreilles tout aussi bien à la voix imposante des faits, qu'à celle toute simple du bon sens.

Le bon sens, et les faits protestent aussi, et jamais avec un meilleur succès, contre ceux, qui prétendent, qu'un coup de pistolet ne fait presque point de bruit aux Grands-Mulets. Non: la raréfaction de l'air n'y a pas encore acquis le degré nécessaire pour

produire un tel effet: car si elle le possédait déjà, les caravanes du Mont-blanc n'auraient pas choisi ce rocher pour y passer la nuit. Et l'expérience, à la quelle on a recours toutes les fois, que l'on va au Mont-blanc, n'a-t-elle pas toujours appuyé le bon sens?

Jusq'ici donc je n'avais trouvé aux Grands-Mulets, que des fables: j'eus le bonheur d'y trouver aussi la vérité. Le lac de Genève, et ses charmans rivages, les vallées de Chamonix, et de Sixt, le Brèven, le Buet, le Jura, le Mont-blanc, et un grand nombre d'autres montagnes, justifient complètement la renommée du tableau, offert par ce rocher. J'en passais successivement en revue les différens objets: mais le Mont-blanc, qui absorbait toutes mes pensées, confisquait aussi le plus souvent à son profit mon télescope.

L'air, qui dévenait de plus en plus frais, me force de prendre place autour du feu, ou mes Guides apprêtaient du vin brulé;

J'en prend ma part, comme aussi du souper qui le suit, et je me retire sous la tente pour prendre du repos. Mais peut-on dormir à la veille de l'ascension au Mont-blanc, après l'avoir rêvée deux années de suite? Une impatience toute naturelle m'agitait sans cesse, et trouvait des puissans auxiliaires pour me défendre tout sommeil paisible, dans le bruit presque continuel des avalanches, et dans la conversation des Guides. Ces causes réunies me forcent de quitter la tente.

Bientôt après des nuages s'amoncèlent de tout côté sur nos têtes: le vent dévient impétueux: le tonnerre gronde au loin: tout prédit un orage. Nous hâtons notre deuxième souper, après le quel nous nous abritons sous la tente, chassés par un torrent de pluie, qui est bientôt suivi par une neige abondante. Simon Coutet, qui comme j'ai dit, était tout-à-fait novice au Mont-blanc, cherchait en vain à maîtriser sa frayeur: elle se trahissait souvent par ces mots, qui dévînrent par la suite un réfrain: *Ah! mon Dieu:*

nous sommes tous perdus! Je ne partageais pas son alarme, mais j'étais vivement préoccupé par la possibilité d'un second avortement.

Ces craintes ne fûrent pas de longue durée: à 3 h. après minuit le front de Coutet Simon, et le ciel étaient parfaitement sereins. On déjeune bien vîte: on fait les préparatifs de départ, et avant quatre heures nous sommes déjà sur le glacier de *Taconaz*, à 5 1/2 sur le *Petit-Plateau*, et à 8 sur le *Grand*.

Ici on propose un deuxième déjeuner: on l'essaye même, mais en vain: l'appetit, qui nous avait fidèlement suivis jusqu'aux *Grands-Mulets*, se refusât de nous accompagner plus haut. On eût donc recours aux boissons: le vin bouché, la limonade gazeuse, et le sirop au vinaigre fîrent avec un peu de raisin confit tous les frais de ce déjeuner en miniature. Le sucre, les pastilles, les confitures fûrent réservées pour humecter la bouche dans le restant de la course.

Pendant cette courte halte, nos yeux étaient tournés vers des brouillards, qui s'élevaient de tout côté, et qui poussés par un vent de plus en plus fort, marchaient vers nous à pas de Géant. La rapidité de leur course les mît à même de nous atteindre en peu d'instans. Simon Coutet revînt alors à ses inquietudes, et à son refrain, qui trouvât cette fois-ci d'écho à Chamonix.

La route, que les caravanes suivent pour aller au Mont-blanc, est presque toute visible de Chamonix. Dès qu'il y a une ascension, soit par curiosité, soit par intérêt pour la réussite de la course, soit pour ces deux causes réunies, on braque toutes les lunettes d'approche de ce village: chaque croisée a la sienne. Les Étrangers grimpent ce jour-là même sur le Brèven, montagne située vis-à-vis du Mont-blanc, ou tout au moins au chalet de Pliampra. De là avec des télescopes suivent tous les pas de la caravane. Les familles de mes Guides en fîrent autant pendant notre course, et

leurs alarmes dépassèrent toute borne, en voyant que nous ne songions pas au retour, malgré que la neige se fut mariée au brouillard, et qu'un nouvel orage eût éclaté sur nous.

Notre costance leur paraissait de la folie: mais elle était justifée par l'éspoir, que ce second orage se serait dissipé aussi vîte que le prémier, et sans trop nous gêner dans la marche.

Personne assurèment n'avait autant d'intérêt que moi à écarter toute idée d'un retour prématuré. Je crûs mieux atteindre mon but, en me mettant de nouveau à la tête de mes Guides, malgré leurs efforts pour m'en dissuader. Je dirigeais la course: mais j'étais moi-même dirigé par la voix de David Coutet, et de Mugnier, dont l'expérience suppléait au défaut de la mienne.

Au bout de la plaine de glace, que l'on appelle le *Grand-Plaleau*, on mît en délibération, si l'on aurait suivic l'ancienne route, ou la nouvelle, c'est-à-dire si l'on

aurait gravie la pente de glace à droite, ou à gauche des *Rochers-Rouges*. La tourmente menaçait ou de nous ensevelir sous la neige, ou de nous emporter dans les abîmes. Le chemin, qui nous aurait ténus le moins de temps exposés à ces dangers, avait droit à notre préférence. L'ancienne route étant la plus courte, fut donc choisie, bien qu'elle soit plus raide, plus souvent balayée par les avalanches, et qu'elle ait étée en 1820 funestée par la mort de trois guides de M.r le Docteur Hammel

Je dirigeais donc à droite la marche, que l'excessive rareté de l'air, en gênant la respiration, ne me permettait pas d'accélérer autant que mon impatience l'aurait demandé. Mais ses retards n'étaient pas de longue durée: car une fois le visage tourné vers la vallée, la respiration redevenait libre, et sans même m'asseoir, j'étais en état de me remettre eu route.

Notre espérance de revoir le soleil s'était tout-à-fait évanouie: l'orage grondait tou-

jours: le vent avait doublé de violence, et après nous avoir faits grisonner la barbe, et les cheveux par la neige, il les avait presque cachés sous des nombreuses stalactites de glace. La neige sur les ailes du vent éludait les lunettes, et nous offensait les yeux. Le brouillard de plus en plus épais nous avait ravie la vue des *Rochers-Rouges*: notre situation empirait à chaque instant. Quel parti fallait-il embrasser? Renoncer au Mont-blanc? Jamais. La costance, qui vient à bout de tout, nous conduit successivement aux *Rochers-Rouges*, aux *Petits-Mulets*, et au pied de la *Calotte du Mont-blanc*. C'est là, que plusieurs Guides, et notamment Simon Coutet, prononcent pour la première fois le mot de retour. Je répousse avec horreur cette étrange proposition, je proteste, que s'il le faut, je monterai tout seul, et un quart d'heure après, c'est-à-dire à 11 h. 20 m. du matin, toute la caravane était au sommet.

Oh! que vous avez été heureux, Monsieur

de Tilly, en voyant, ou en croyant voir à oeil nu de ce sommet *Lyon, tout le Nord de l'Italie, Milan ressemblant à un village blanchâtre, Venise comme un point noir au fond de la Mer Adriatique, Bologne etc. etc.!* Sans l'orage j'aurais demandé beaucoup moins à mon télescope, et encore je ne suis pas bien sûr, que je l'aurais obtenu, malgré qu'il ait vu le jour à l'institut optique des M. M. Utzschneider, et Frauenhofer de Munich. Sans l'orage je me proposais aussi de faire quelque expérience dans le seul but de satisfaire ma curiosité et non dans celui de faire avancer la science. Une telle prétention, surtout après tout ce que fîrent M.r de Saussure, et autres Savants, aurait étée ridicule. Mais tout projet échoua devant l'orage, mon acharné persécuteur. Le pigeon même, que j'avais lâché, et dont l'arrivée à Chamonix devait annoncer la nôtre au sommet, même le pigeon se refusât à mes désirs, et dedaignant sa mission, revînt à nos pieds autant de fois qu'il fut lancé.

Pendant cette courte opération les Guides n'avaient cessé d'insister sur l'imminence du danger, et sur la nécessité de quitter à l'instant même le sommet. Après seulement 5 minutes de séjour, je consens à la descente. L'obscurité était presque complète. Quelq'un des Guides désorienté, et croyant suivre le bon chemin, voulait diriger les pas du côté de Courmayeur. Le sommet du Mont-blanc formé en dos d'âne, dont l'arête ne dépasse pas un mètre de largeur, est brusquement terminé de ce côté-là par les flancs de la montagne, coupés à pic jusqu'à sa base. Quelque pas dans cette direction aurait suffi pour nous jeter dans ce précipice interminable, que les ténèbres nous cachaient. Heureusement, les autres Guides ne partageant pas l'erreur du prémier, nous redescendons du côté de Chamonix.

La boussole des voyageurs sur les glaciers est la vue des montagnes: à son défaut il n'y a que la parfaite connaissance des lieux, qui puisse garantir leur vie. Quatre de mes

Guides connaissaient plus, ou moins le Mont-blanc: mais malgré cela, et les fréquens conseils tenus sur la route à suivre, ce ne fut, que vers 1 1/2 h. après midi, c'est-à-dire quand nous quittâmes la région de l'orage, que nous acquîmes la certitude d'avoir suivie une bonne direction.

Notre marche était lente, car notre situation, et les glaciers, sur les quels nous marchions, commandaient une extrême prudence; mais elle était constante, et jamais interrompue que par les susdits conseils. A la glace avait succedé la neige, moins dangereuse qu'elle, mais plus fatigante. Le soleil, qui l'avait dardée pendant toute la veille, l'orage de la nuit, et le brouillard du matin, l'avaient tellement adoucie, qu'à chaque pas nous enfoncions jusqu'au dessus du genou: quelquefois même les mains vînrent chez moi en aide aux jambes pour les retirer de leur prison de neige.

Mais plus la fatigue augmentait, plus on redoublait de courage. Le brouillard, qui

s'éclaircissait, à mesure que nous descendions, avait fini par disparaître complètement. L'orage avait cessé: ou pour me conformer d'avantage à la vérité, en descendant nous nous étions soustraits à son joug, qu'il appèsantît sur la partie la plus élevée de la montagne jusqu'au lendemain. Nous jouissions enfin de la vue, mais pas complètement. Nos yeux, ainsi que nos figures, commençaient à se ressentir de l'action combinée de la neige, et du soleil, et ils me trompaient souvent, soit en altérant les couleurs, soit en me réprésentant des personnes, des forêts, des maisons, ou autres objets là, ou il n'y avait que de la neige.

Aux *Grands-Mulets* nous donnons une heure au repos, et à un petit diner, au quel l'abitude nous conviait, plutôt que l'appetit, et plus bas quelques minutes aux rafraîchissemens, qui nous sont offerts par une fille, envoyée selon l'habitude du chalet de la *Para* à notre rencontre.

La fatigue dans cette course étant surtout

l'effet de la rareté de l'air, elle décroissait dans la même proportion, que sa cause, de sorte qu'arrivés dans la plaine au hameau des *Pélerins*, elle avait presq'entièrement cessé. En revanche nous étions sous les coups d'une pluie battante, contre la quelle nous défendaient bien mal les peaux de mouton, jetées par dessus nos habits à guise de manteau.

Dans ce drôle d'affublement nous approchions de Chamonix, quand plusieurs coups de boîte nous annoncèrent au village. A ce signal Étrangers, et habitans de Chamonix, tous sortent de chez eux, et ceux, qui ne viennent pas à ma rencontre, se mettent au moins sur mon passage. L'un me félicite; l'autre m'exprime les craintes ressenties à mon égard: ici l'on me demande des renseignemens sur la réussite de la course: là sur les dangers courus: d'un côté sur les crèvasses: de l'autre sur les pigeons lâchés: c'est un feu roulant de questions, qui se croisent dans tous les sens: c'est un orage de curiosité, et d'enthousiasme. Je me fraye

lentement un passage à travers la foule, et à 7 h.s du soir je rentre à l'hôtel. Là sa maitresse, la bonne Mad.me Tairraz, avec toute la sollicitude d'une mère m'avait déjà apprêté tout ce qu'elle supposait, que mon état aurait pu demander. Heureusement tout fut inutile: car je laissai au temps tout seul le soin de mon visage, dont il guérît la cuissón, en m'en changeant la peau, et je noyai dans un bain l'inflammation aux yeux. Voilà tout ce que je rapportai de mal de cette course. Et point de membres gelés? Point de sang coulant des oreilles?... Non: ne l'ai-je pas dit au commencement, que l'Éxagération a son trône sur le Mont-blanc?

CERTIFICAT

Nous David Coutet, Jean Mugnier, Simon Coutet, Michel Irénée Coutet, et Joachim Balmat, tous cinq guides effectifs de la vallée de Chamonix, soussignés, certifions à tous ceux, à qui il qu'il appartiendra, avoir accompagné dans l'ascension au Mont-blanc le 15, et 16 août dernier M.^r le Chev.^r J. Carelli de Rocca Castello, natif de Varallo, en Piémont, et déclarons:

1.° Que pour atteindre le sommet du Mont-blanc M.^r le Chev.^r Carelli n'a pas eu besoin de secours extraordinaire, et qu'il y est arrivé par lui-même.

2.° Qu'il a plusieurs fois, et pendant long temps marché contre l'avis de ses Guides à la tête de la Caravane dans les deux endroits les plus dangereux de toute la course, c'est-à-dire en traversant le glacier des Bossons, et entre le Grand Plateau, et les Rochers Rouges, dans l'endroit même, ou perirent les trois guides du Docteur Hammel.

3.° Que jamais le sommet du Mont-blanc n'a été atteint avec un temps si mauvais, l'orage ayant commencé trois heures avant l'arrivée au sommet, et duré environ deux heures dans la descente, et sans interruption.

4.° Que jamais son courage n'a été ébranlé un seul instant: qu'au contraire M.^r le Chev.^r s'est surtout distingué dans une telle course, et qu'il a montré beaucoup de sang-froid, malgré le brouillard, la neige, et la tourmente réunis, qui menacaient la vie de toute la caravane.

5.° Enfin que les Guides soussignès approuvent, et affirment pleinement sous serment par devant toutes les Autorités le contenu au présent.

En témoignage de la vérité nous avons en consequences délivré le présent pour faire foi au besoin.

Chamonix, ce 17 août 1843.

Suivent les signatures des Guides.

Vu par nous Syndic de la Commune de

Chamonix, soussignés, pour la légalisation des signatures des Guides ci-dessus, que nous certifions sincères, et véritables.

Le Syndic susdit déclare, et certifie, que M.^r le Chev.^r Carelli avait déjà tenté l'ascénsion au Mont-blanc l'annéc dernière, et qu'il a été obligé de retrograder à cause du mauwais temps: et qu'il est le seul Piémontais, qui soit parvenu au sommet du Mont-blanc. En foi etc.

Chamonix ce 18 *août* 1843.

Signé à l'original: *Balmat Syndic.*

Favret guide-chef.